

partie connue, et, semblait-il, il n'y aurait qu'avantage à les prendre pour guides.

Ceci fut l'objet de la conversation, qui, ce jour-là, se tint au campement.

— Puisque vous avez déjà parcouru cette contrée, dit M. Serge en s'adressant à Ortik, c'est vous qui nous dirigerez...

— C'est bien le moins, répondit Ortik, puisque nous avons été délivrés grâce à M. Cascabel.

— Grâce à moi?... Non point, répondit M. Cascabel, mais grâce à mon ventre, auquel la nature a donné le don de la parole! C'est à lui qu'il faut adresser vos remerciements!

— Ortik, demanda M. Serge, quel itinéraire conseillez-vous de suivre en quittant la baie de la Léna?

— Le plus court, si vous le voulez bien, monsieur Serge. S'il a l'inconvénient de laisser à l'écart les principales villes des districts, situés plus au sud, il nous permettra de marcher directement sur la chaîne de l'Oural. D'ailleurs, il ne manque pas de village sur la route, où vous pourrez vous ravitailler, et même séjourner, si cela est nécessaire.

— A quoi bon? répondit M. Cascabel en interrompant Ortik. Nous n'avons que faire dans un village. Ce qui importe, c'est de ne point s'attarder et d'allonger le pas. Je ne pense pas que le pays soit dangereux à traverser?...

— En aucune façon, répondit Ortik.

— Et puis, nous sommes en force, et malheur aux coquins qui voudraient s'attaquer à notre *Belle-Roulotte*!... Ils ne s'en tireraient pas à bon compte!

— Soyez tranquille, monsieur Cascabel, il n'y a rien à craindre! répondit Kirschef.

On l'a remarqué, ce Kirschef ne parlait que très rarement. Peu sociable, d'humeur sombre et taciturne, il laissait son camarade prendre part aux conversations. Ortik était évidemment plus intelligent que lui, et même d'une intelligence réelle — ce que M. Serge avait été plusieurs fois en mesure de constater.

En somme, l'itinéraire que proposait Ortik était de nature à satisfaire. Tourner les villes importantes, où l'on se serait exposé à rencontrer des postes militaires, c'était ce qui devait convenir au comte Narkine, en même temps que cela convenait aux deux prétendus matelots. Qu'il dût être difficile d'éviter les centres peuplés, surtout aux approches de la frontière, cela était à prévoir, et il y aurait alors lieu de prendre certaines précautions. Jusque-là, les villages du steppe n'offriraient que peu de dangers sous ce rapport.

Ce plan de voyage une fois adopté en principe, il n'y eut plus qu'à reconnaître les diverses provinces qu'il faudrait couper obliquement entre le cours de la Léna et l'Oural.

Jean chercha donc dans son atlas la carte de la Sibérie septentrionale. M. Serge fit alors une étude approfondie de ces territoires, où les fleuves sibériens, au lieu de favoriser les itinéraires qui se dirigent de l'est à l'ouest, leur opposent plutôt de sérieux obstacles. Et voici ce qui fut arrêté:

Traverser le pays des Iakoutes, où les villages sont clairsemés, en se dirigeant vers le sud-ouest.

Passer ainsi du bassin de la Léna au bassin de l'Anabara, puis à celui de la Khatanga, puis à celui de l'Éniséï, puis à celui de l'Obi, ce qui se chiffrait par un parcours de sept cent cinquante lieues environ.

Franchir le bassin de l'Obi jusqu'aux montagnes de l'Oural, qui forment la frontière de la Russie d'Europe, sur un trajet de cent vingt-cinq lieues.

Enfin, de l'Oural à Perm, cheminer pendant centaine de lieues vers le sud-ouest.

Au total: mille lieues en chiffres ronds.

S'il ne se présentait aucun retard sur la route, s'il n'y avait pas nécessité de s'arrêter dans quelque bourgade, le voyage pouvait être accompli en moins de quatre mois. En effet, de sept à huit lieues par jour, ce n'était pas trop demander à l'attelage de rennes, et, dans ces conditions, la *Belle-Roulotte* arriverait à Perm, ensuite à Nijni, au milieu de juillet, c'est-à-dire à l'époque où la célèbre foire serait dans tout son éclat.

— Nous accompagneriez-vous jusqu'à Perm?... demanda M. Serge à Ortik.

— Ce n'est pas probable, répondit le marin. Après avoir passé la frontière, notre projet est de faire route sur Pétersbourg pour gagner Riga.

— Soit, dit M. Cascabel, mais commençons par arriver à la frontière!

Il avait été convenu que la halte durerait vingt-quatre heures, dès qu'on aurait mis pied sur le continent — halte bien justifiée après ce rapide passage de l'icefield. Ce jour-là fut donc donné au repos.

La Léna se jette dans le golfe de ce nom à travers un capricieux réseau d'embouchures qui séparent une infinité de canaux et de passes. C'est après un parcours de quinze cents lieues que ce beau fleuve, accru d'un grand nombre de tributaires, vient se perdre dans les profondeurs de la mer Arctique. Son bassin n'est pas estimé moins de cent cinq millions d'hectares.

La carte ayant été mûrement examinée, M. Serge pensa qu'il conviendrait tout d'abord de suivre les contours de la baie, de manière à éviter les bouches multiples de la Léna. Bien que ses eaux fussent encore glacées, il eût été très pénible de s'aventurer au milieu de ce dédale. L'embâcle, accumulée par l'hiver, y formait un monstrueux encombrement de blocs, dominé par de véritables icebergs d'aspect très pittoresque, mais difficiles à tourner.

Au delà de la baie, c'était le commencement de l'immense steppe, à peine accidentée de quelques dunes, et sur laquelle le voyage s'effectuerait aisément.

Evidemment Ortik et Kirschef étaient habitués à voyager sous ces hautes latitudes. Leurs compagnons avaient déjà pu l'observer pendant la traversée de l'icefield depuis l'archipel des Liakhoff jusqu'à la côte de la Sibérie. Les deux marins savaient organiser un campement, construire au besoin quelque solide hutte de glace. Ils connaissaient le moyen employé par les pêcheurs du littoral, qui consiste à faire absorber l'humidité contenue dans les vêtements en les enfouissant sous la neige; ils n'hésitaient pas, lorsqu'il s'agissait de distinguer les blocs produits par la congélation de l'eau salée des blocs dus à la congélation de l'eau douce; enfin ils étaient au courant des divers procédés de marche, familiers aux voyageurs des contrées arctiques.

Du reste, ce soir-là, après le souper, la conversation porta sur la géographie de la Sibérie septentrionale, et Ortik fut amené à dire en quelles conditions Kirschef et lui avaient parcouru cette contrée.

Lorsque M. Serge lui eut demandé:

— Comment se fait-il que, vous autres marins, vous ayez eu l'occasion de visiter ces territoires?

— Monsieur Serge, répondit-il, il y a deux ans, Kirschef, une dizaine de matelots et moi, nous étions au port d'Arkhangel, attendant un embarquement à bord des baleiniers, lorsque nous avons été requis pour le sauvetage d'un navire, qui était en détresse au milieu des glaces dans le nord de l'embouchure de la Léna. Eh bien, c'est en allant d'Arkhangel à cette baie que nous avons suivi la côte septentrionale de la Sibérie. Quand nous avons eu rejoint le *Vremia*, nous sommes parvenus à le renflouer, et c'est sur ce bâtiment que nous avons fait la pêche. Mais, comme je vous l'ai dit, il a péri pendant cette campagne avec son équipage, auquel nous avons seuls survécu, mon compagnon et moi. Et alors, la tempête a poussé notre embarcation sur l'archipel des Liakhoff, où vous nous avez trouvés.

— Et vous n'avez jamais voyagé dans les provinces de l'Alaska? demanda Kayette, qui, on le sait, parlait et comprenait le russe.

— L'Alaska?... répondit Ortik. Est-ce que ce n'est pas en Amérique, ce pays là?

— Oui, dit M. Serge. C'est un pays situé dans le nord-ouest du nouveau continent, le pays de Kayette... Est-ce que vos campagnes de pêche vous ont poussé jusque-là?...

— Nous ne connaissons pas ce pays, répondit Ortik d'un ton très naturel.

— Et nous n'avons jamais dépassé le détroit de Behring," ajouta Kirschef.

La voix de cet homme fit encore sur la jeune Indienne son effet accoutumé, sans qu'elle parvint à se rappeler où elle l'avait pu l'entendre.

Pourtant, ce ne pouvait être que dans les provinces alaskiennes, puisqu'elle ne les avait jamais quittées.

Aussi, après la réponse si explicite d'Ortik et de Kirschef, Kayette, avec la réserve habituelle à sa race, ne chercha-t-elle pas à poser de nouvelles questions. Néanmoins, une prévention lui restait dans l'esprit, et même une défiance instinctive envers les deux matelots.

Pendants ces vingt-quatre heures de halte, les rennes avaient pu prendre tout le repos qui leur était nécessaire. Bien qu'ils eussent les pieds de devant entravés de cordes, cela ne les empêchait pas de vaguer autour du campement, où ils broussaient les arbustes, déterraient les mousses enfouies sous la neige.

Le 20 mars, la petite caravane partit à huit heures du matin. Temps sec et clair avec vent chassant du nord-est. A perte de vue, le steppe tout blanc et suffisamment durci encore pour que le véhicule pût y rouler facilement. Les rennes étaient attelés quatre par quatre au moyen d'un système de traits bien combiné. Ils s'avancèrent ainsi sur cinq rangs, guidés d'un côté par Ortik, de l'autre par Clou-de-Girofle.

On voyagea ainsi pendant six jours, sans avoir fait aucune rencontre qui méritât d'être mentionnée. Le plus souvent MM. Serge et Cascabel, Jean et Sandre, allaient à pied jusqu'à la halte du soir, et, quelquefois, Cornélia, Napoléone et Kayette les accompagnaient, lorsqu'elles n'avaient pas à s'occuper du ménage.

Chaque matinée, la *Belle-Roulotte* faisait environ un "keos", mesure sibérienne qui vaut vingt verstes, soit deux lieues et demie environ. Pendant l'après-midi, elle en gagnait autant dans l'ouest — ce qui donnait cinq bonnes lieues pour la journée.

Le 20 mars, après avoir franchi le petit fleuve Olenek sur la glace, M. Serge et ses compagnons atteignirent la bourgade de Maksimova, à quarante-deux lieues dans le sud ouest du golfe de Léna.

Il n'y avait aucun inconvénient à ce que M. Serge s'arrêtât vingt-quatre heures dans cette bourgade, perdue à l'extrémité du steppe septentrional. Là, point de capitaine-gouverneur, point de poste militaire occupé par des Cosaques. Dès lors, rien à craindre pour le comte Narkine.

On était en plein pays des Iakoutes, et la famille de Cascabel reçut un excellent accueil chez les habitants de Maksimova.

Ce pays, montagneux et forestier dans les régions de l'est et du sud, n'offre sur sa partie nord que de vastes plaines rases, égayées çà et là de quelques massifs d'arbres, dont la saison chaude allait prochainement développer la verdure. Le produit de la fenaison y est extrêmement abondant. Cela tient à ce que, si l'hiver est très froid dans la Sibérie hyperboréenne, la température s'y montre excessive pendant les mois d'été.

Là prospère une population de cent mille Iakoutes, qui suivent les pratiques du rite russe. Gens pieux, hospitaliers, de bonnes mœurs, ils sont très reconnaissants des bienfaits qu'ils reçoivent de la Providence, et très résignés, lorsqu'elle les éprouve trep durement.

Pendant ce trajet de la baie de la Léna à la bourgade, on avait rencontré un certain nombre de Sibériens nomades. C'étaient des hommes solides, stature moyenne, visage plat, yeux noirs, épaisse chevelure, figure imberbe. Les mêmes types se retrouvèrent à Maksimova, dont les habitants sont sociables, pacifiques, intelligents, laborieux, et ne se laissent pas duper facilement.

Ceux de ces Iakoutes qui mènent la vie errante, toujours à cheval et toujours armés, sont propriétaires de nombreux troupeaux répandus à travers le steppe. Ceux qui vivent sédentairement dans les villages ou les bourgades s'adonnent plus particulièrement à la pêche, en exploitant les eaux poissonneuses des mille cours d'eau que le grand fleuve absorbe à son passage.

Néanmoins, si ces Iakoutes sont doués de toutes les vertus publiques et privées, il faut reconnaître qu'ils abusent trop volontiers du tabac, et — ce qui est plus grave — du brandevin et autres liqueurs alcooliques.

(A suivre)